

LES BONNES FÉES

(Suite et fin)

Soudain, le chêne fatidique apparut. Une clameur de joie s'éleva, plus forte que la rumeur du fleuve. Depuis des siècles, le chêne de Copnac se dresse là, à la lisière de la forêt, abondant de verdure, large de neuf mètres de circonférence. Ses sept branches nerveuses, plus résistantes que le fer, s'entre-croisaient fraternellement, versant une ombre de chapelle où ne pousse, dans le sol humide, aucun brin d'herbe. Ainsi qu'un pèlerin, il est recouvert de menues croix naïves, de branchettes épinglées à même son écorce. Les orages, ainsi que des oiseaux de proie, hurlent sans l'entamer autour de ses ramures. Dès le printemps, les pinsons et les merles bâtissent leurs nids entre ses fourches noueuses, et leurs chansons ne sont-elles pas la voix toujours jeune du chêne qui reverdit ?

Dans le bois, autour du chêne sacré, les Sorcières, dit-on, avec les Fées se rassemblent, durant les nuits tranquilles. On dit que ce sont des créatures humaines, mortes il y a des siècles, et qu'elles reviennent ainsi, aux heures des ténèbres, pour aimer la terre encore, la terre commune des plantes et des races. Elles prient pour l'humanité, dont elles écoutent, au sein de leur solitude, les vœux et les lamentations. On dit que Dieu, par privilège, les conserve aux pays des Landes, du Labourd et du Marensin. Se souvenant des maïs dorés, des horizons de sables et de bois, elles prient, agenouillées au pied du chêne de Copnac, sur ses racines, pareilles à des marches d'autel. De leurs yeux profonds coulent les larmes, que les creux des racines, ainsi que des bénitiers, recueillent. Et leurs larmes, eau claire et merveilleuse, purifient les yeux, le corps et l'âme des affligés ou des pauvres qui croient au Chêne des Fées.

Le peuple maintenant défilait en ordre, sous les feuillages, à la clarté de la croix d'or que l'enfant de chœur tenait bien haut. Chacun, après avoir prononcé son vœu, se mouillait les yeux et les lèvres, tandis que le prêtre, tête nue, donnait à tous la bénédiction. Des vieux, des jeunes filles, piquaient leurs branchettes en croix sur le tronc rugueux du chêne. La dernière bannière des confréries et des villages s'étant inclinée, le cortège remonta le chemin de l'Adour d'une allure plus vive, en psalmodiant des cantiques.

Sur les racines de l'arbre, les deux époux demeurèrent seuls. Paulo aimait la parole mystérieuse des bois.

— Joséé, dit-il, après avoir puisé au creux des racines l'eau merveilleuse et claire, Joséé, baigne ton visage et tes yeux dans mes mains. »

Docile, elle se baigna dans les paumes calleuses de l'homme. L'orage de la nuit avait-il renouvelé les larmes des Fées et des Sorcières ? L'eau était fraîche comme la rosée d'automne.

Josée, ensuite, s'agenouilla auprès de Paulo. Les mains jointes, le front sur les racines, ils prononcèrent leurs prières. Bientôt, après lui, elle se redressa lentement, en une sorte d'extase, les yeux vers le ciel, qu'on entrevoyait parmi les branches. Et comme transfigurée, radieuse, en son costume de paysanne, elle s'élançait, semblable aux anges de marbre qui décoraient les églises. Elle regarda alentour, la terre, la forêt, elle entendit la voix mâle du fleuve, et s'essuyant les paupières de ses doigts, qui lui paraissaient déliés d'entraves, elle regarda son homme, spontanément l'embrassa.

— Reposons-nous, lui dit-il. Vers le soir, quand la chaleur sera tombée, nous repartirons. »

C'est qu'il tremblait aussi. Il craignait que, dans la ferveur de ses prières, Joséé ne songeât à la mort, au chemin du paradis, à la route céleste qui, dans les songes, resplendit davantage que la terre d'été couverte de fleurs et de fruits. Mais elle, soupçonnant son appréhension, lui saisit les mains avec une bonté secourable.

— Je me sens meilleure, murmura-t-elle. J'aimerais, je veux aimer tes arbres, ta plaine monotone, où nous serons seuls. »

Dans l'excès de sa joie, Paulo ne put parler. Il vit la forêt plus épaisse, plus belle, qui chantait au lointain, ainsi que la foule pieuse, tout à l'heure, sous les feuillages. Jusqu'au soir, ils demeurèrent dans l'ombre du Chêne. Joséé, la tête sur l'épaule de son homme, se rémémora les jours divins où elle s'appuyait ainsi sur l'épaule de sa mère, pour écouter les sonnettes de son aïeule et s'endormir.

Après avoir mangé du pain et des châtaignes, Joséé de nouveau s'appuya sur l'épaule de son maître, et ferma les yeux.

« Dors sans crainte. »

Elle s'endormit d'un sommeil innocent, en faisant avec sa respiration moins de bruit dans le silence qu'une feuille sous la brise. Paulo distinguait à peine son visage, sa bouche rose, ses yeux pareils à de menus coquillages clos. Il la sentit palpiter contre sa poitrine, et, dans une félicité sans mélange, il crut l'adorer pour la première fois.

Les oiseaux, peu à peu, dans le réseau des branches, vinrent dormir aussi. La forêt immense eut un bourdonnement de maison d'amis. Le fleuve roula plus fort son onde. La solitude se développa plus vaste sur les collines, sur la ville assoupie. Paulo entendit plus clair le tintement de l'heure, au clocher de la paroisse lointaine. Quelques étoiles s'allumèrent çà et là, dans le firmament presque bleu, tout moiré des lueurs de la lune.

Au milieu des bois, à leur lisière, des clartés soudaines écartèrent vaguement les fourrés sombres ; des branches craquèrent, de grands buissons frémirent. Paulo, entre deux racines, également s'endormit, et Joséé sommeilla toujours.

Le murmure amical des chênes se rapprocha du fleuve qui grondait. Sous les frondaisons par moments dissipées, dans les éclaircies soudaines, des formes jeunes apparurent, des femmes voilées de lumière et nonchalantes, et qui passaient, repassaient, autour du chêne séculaire, en répétant tout bas les cantiques du peuple. Les Fées bienheureuses venaient dans la solitude, cette nuit sacrée, veiller sur les deux époux.

Quand ils rouvrirent leurs yeux éblouis, elles s'évanouirent, et l'espace au-dessus des bois, au-dessus du fleuve frémissant en lourds remous, fut inondé de plus de clartés.

Josée et Paulo se relevèrent, avec une joie étrange qu'ils ne savaient pas dire.

— J'ai dormi, murmura-t-elle. Oh ! ta forêt, où est-elle ?

— Nous avons reposé sous le Chêne de Copnac. Il nous protège. Il a peut-être ainsi protégé nos parents.

— Allons dans ta forêt, chez nous. »

Ils s'en allèrent, sans se retourner une seule fois, du pas content des pauvres qui vont au travail.

Déjà les maisons se rapinaient, au bord du chemin : les volets battaient contre les murailles, les chevaux s'ébrouaient à la porte des écuries.

Chez eux aussi, la forêt était blanche, enveloppée des brumes de l'aube. Pourtant, des ombres traînaient dans des groupes de pins touffus. Les deux époux marchaient vite, à cause du froid de la rosée.

Tout à coup, une rumeur plus ardente que celle de la mer frappa leurs oreilles. Paulo, épouvanté, examina de toutes parts. Il reconnaissait bien cette voix sinistre, le grondement de l'incendie qui, pendant des heures et des jours, dévore plusieurs domaines. Là-bas, vers leur cabane, il aperçut une flamme qui bondissait, montait, se tordait ainsi qu'un serpent fabuleux.

Alors, jetant un cri, il frappa du pied le sol avec colère.

— Tu avais raison, Joséé. Le malheur est sur nous. Tu n'aurais jamais dû quitter la Chalosse.

— Tais-toi, je n'ai plus peur de ta forêt, maintenant. »

Fort et hardie, à son tour, elle saisit l'homme par la main et l'entraîna.

— Si notre chaume est détruit, dit-elle, nous en construirons un autre. »

Il marcha de bon cœur, tout réconforté par la tendresse et l'élan de son épouse.

Cependant, les flammes, par bonds énormes, chevauchaient. On entendait dans le feu les arbres craquer, tomber avec un fracas dont le sol retentissait au loin. Soudain, des hommes, des femmes, des enfants, surgirent d'un fourré, en troupeau. C'étaient les charbonniers, les sauvages noirs, fuyant l'incendie invincible qui parfois court plus vite, et ils emportaient leurs carioles, leurs tentes, leurs meubles estropiés, leurs bêtes, et ils criaient de terreur et de rage, si affolés qu'ils ne remarquèrent point les deux époux dans leur chemin de solitude.

— Ces lourdes brutes, maugréa Paulo, auront voulu allumer le feu de la Saint-Jean, et ils ont provoqué l'incendie, le fléau pire pour nous que toutes les pestes. Les malheurs du passé ne servent jamais de leçon. »

Ils marchaient d'un pas précipité. Joséé avait hâte de retrouver la cabane, où elle avait serré ses costumes de jeune fille, ses amulettes et ses saintes images, petits cadeaux de sa mère, trésors pour elle irréparables. Elle tremblait, à mesure qu'on approchait.

Enfin, ils la reconnurent, la petite maison ado-

rée, au revers du talus. Les flammes l'avaient évitée, par quel miracle ?

— Tu vois, s'écria-t-elle, le Ciel nous favorise.

— Misère ! gémit-il. Combien de camarades seront pour des années sans pain et sans ouvrage ! »

Ils ôtèrent leurs habits du dimanche. Paulo, trop fatigué pour se rendre au travail, demeura tout le jour auprès de Joséé, devant la porte. La brise, soufflant de la riantte Chalosse, chassait vers la mer l'odeur des herbes brûlées, des arbres meurtris, et les fumées grises qui s'échappaient encore des brasiers entassés. Autour d'eux, s'exhalait le parfum des fougères intactes, des feuillées brillantes et parfumées. Ils étaient si radieux de se sentir bien seuls, qu'ils oubliaient le monde, leurs pareils, les pauvres, que l'incendie avait faits plus pauvres.

Dans la religion de la forêt, ils parlaient bas, comme si son âme étrange et mystérieuse les eût écoutés. Une fois que Paulo écartait son béret du visage, elle lui toucha le front, en souriant :

— Que se passe-t-il là ? lui demanda-t-elle. Tu rêves ?

— Oui, je revois le Chêne, la nuit d'argent, les Fées toutes blanches. Te souviens-tu ?

— Ne parlons jamais de ces choses : elles sont trop sacrées pour que des paroles humaines les effleurent. Seulement, si tu veux, nous irons chaque année renouveler sur l'écorce du chêne notre petite croix.

— Oui. Nous apporterons même des branchettes de ma pinada. »

Il souriait aussi. Après un silence, il dit, en levant un doigt vers les cimes des arbres que le feu avait épargnées :

— Entends-tu ? Les oiseaux viennent chez nous, maintenant. Parbleu, il n'y a partout qui misère et ruines. »

Tout bas, plus bas, il ajouta, de sa meilleure grâce :

— Et si, un jour, l'église de Labouheyre allume pour nous les cierges du baptistère ; si le Chêne de Copnac veut que tu sois mère dans les Landes, dis, n'aimeras-tu pas mon pays jusqu'à la mort ? »

Josée, les yeux baissés, s'interrompit de coudre. Ensuite elle regarda son maître, doucement s'inclina vers lui. Ils s'embrassèrent, tandis que le soleil rayonnait sur le talus du chaume et sur les pins mélodieux.

GEORGES BEAUME.

AME GENEREUSE, VA !



— Je n'ai pas de monnaie, mais, tenez... voilà une correspondance d'omnibus... En vous dépêchant, elle pourra encore vous servir !

Pitanchard s'arrête devant l'affiche du syndicat des marchands de vins, où il est dit, d'après Duclaux, que l'alcool est un aliment.

— Sans m'en douter, observe-t-il d'un air satisfait, j'ai joliment bien déjeuné ce matin !